

Si vous voulez qu'il ait des prix, laissez-le deux ans dans la même classe, alors il écrasera les plus jeunes que lui, et n'aura pas fait de progrès.

—Non, non ! Vous avez raison, monsieur Florence, s'écria-t-il ; je me moque des prix, je veux que mon fils avance, je veux qu'il sache quelque chose.

Et comme il s'éloignait après m'avoir salué, tout à coup se retournant et m'appelant :

—Monsieur Florence ?

Je revins.

—A propos, vous savez que les leçons sont à vingt francs par mois ?

—Oh ! monsieur Jacques, moi je ne demande rien ; je donne ces leçons à George par amitié pour lui.

—Bon ! c'est aussi comme ça que je l'entends... Vous êtes un brave homme, un savant, vous aimez mon fils : raison de plus pour vous payer convenablement.

Il me tendit la main ; et qu'on juge de mon étonnement, il avait mis dedans deux pièces de vingt francs, chose rare à l'époque dans nos villages ; j'en étais confondu.

—Et ce n'est pas tout, dit-il ; si jamais vous avez besoin de quelque chose, monsieur Florence, venez hardiment chez moi. Allons, au révoir.

Il partit avant que j'eusse le temps de le remercier.

Marie-Anne en apprenant cela pencha tout de suite pour M. Jacques, disant que c'était un tout autre homme que son frère Jean, qu'il était plus riche d'au moins la moitié.

—Cela ne nous regarde pas, lui répondis-je. Tiens, met cet argent dans la corbeille, au fond de l'armoire ; nous avons de quoi payer maintenant nos pommes de terre pour tout l'hiver ; c'est agréable. Mais retenons notre langue, car M. Jean est maire de la commune ; et s'il se doutait seulement que tu penses qu'il est moins riche et moins généreux que son frère, il m'en voudrait et pourrait me faire perdre ma place.

Elle le comprit et se tut, se contentant de filer et de tricoter le soir, pendant que je donnais mes leçons à George. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Bientôt les vacances finirent, George repartit pour son collège et Louise pour son pensionnat de Molsheim. Puis l'hiver revint, qui fut très-rude. C'était en 1829 ; les gens ne se souvenaient pas d'en avoir vu de pareil depuis 1812, à la retraite de Russie. Le vin gela dans les caves ; on retirait les glaçons d'eau pure, et le reste en devenait plus fort. Heureusement les récoltes avaient été bonnes, chacun se tenait enfermé dans sa maison : malgré cela, beaucoup de gens moururent, des vieux et des jeunes ; ils attrapaient tous le point de côté, se mettaient à cracher le sang, et comme on n'allait chercher le médecin qu'à la dernière extrémité, suivant la mauvaise habitude des paysans, il arrivait toujours trop tard et les gens mouraient.

C'est de cette maladie que mourut, à la fin de décembre, madame Picot, née Rantzau, la sœur de Jean et de Jacques, une personne charitable qu'on appelait au pays " la bonne madame Catherine " et que tout le monde aimait ; elle mourut à Lutzelbourg, au cœur de l'hiver. En apprenant cela, tout notre village fut désolé.

Beaucoup partirent pour son enterrement ; et je n'oublierai jamais que le soir après ma classe, étant appelé à la mairie, je

trouvai M. Jean, la figure cachée sur le grand registre et sa tête chauve entre les mains ; cet homme dur pleurait comme un enfant ; il sanglotait et je l'entendais crier tout bas :

—Ah ! pauvre Catherine... pauvre sœur... Mon Dieu... Mon Dieu... Je ne te verrai plus... C'est fini !

Il gémissait avec tant d'amertume, que je me sentie le cœur arraché, car j'aimais aussi cette brave femme, et je m'assis à ma place ordinaire, pensant :

—Cet homme est pourtant bon... Il aimait sa sœur !

Cela dura bien cinq minutes, le feu bourdonnait dans le grand poêle : finalement M. Jean se levant et m'adressant la parole, me dit :

—Monsieur Florence, comme un ami de la maison et secrétaire de la mairie, je vous ai fait appeler, à cette fin de venir avec moi dans les tristes circonstances où nous sommes. Il faut que des gens honorables du village viennent à la triste cérémonie, et je vous choisis. Voulez-vous me faire ce plaisir ?

—Monsieur le maire, lui dis-je, je me ferai un honneur de vous accompagner, et puis je dois bien cette marque de considération à la mémoire d'une personne qui sera toujours regrettée par ceux qui l'ont connue.

—C'est bien, fit-il, je savais que vous ne me refuseriez pas. Eh bien donc, demain de bon matin, nous partirons ensemble sur mon traîneau. Vous avez un bon manteau ?

—Oui, monsieur le maire.

—Ne l'oubliez pas, car il fait bien froid ; nous aurons aussi deux peaux de mouton pour les pieds. C'est donc entendu pour demain, à six heures du matin au petit jour ?

—Oui, je vous le promets.

Alors il me serra les deux mains et me dit en se remettant à gémir :

—Merci ! — Ah ! ma pauvre Louise, qu'est-ce que tu vas dire, en apprenant ce malheur ?... Une tante si bonne... Une si brave... une si digne femme !... Ah ! les gueux restent... oui, ils restent... les bons seuls s'en vont !

Il pensait à son frère Jacques ; et comme les mauvais sentiments reprenaient le dessus ; comme je voyais qu'il allait m'en raconter plus que je ne devais en savoir ; qu'il s'en repentirait ensuite et m'en voudrait, je l'interrompis en lui disant :

—Monsieur le maire, il est prêt de sept heures, ma femme m'attend pour souper...

—Allez, Florence, fit-il ; moi, depuis cette terrible nouvelle, je ne sais plus où aller.

Il s'assit en face du poêle, jeta dedans une grosse bûche, et je sortis.

En rentrant à la maison, je dis à Marie-Anne que M. Jean m'avait prié de l'accompagner le lendemain à Lutzelbourg. Nous soupâmes en silence. Les enfants allèrent se coucher ; et songeant alors qu'il fallait partir de bonne heure, je tirai de l'armoire mes habits des dimanches, une chemise blanche, des bas de laine, mon feutre et mon manteau. Marie-Anne m'aidait, les enfants dormaient bien, leur bonne couverture sur le nez. Enfin, tout était prêt, rangé sur une chaise en bon ordre, nous nous mîmes au lit, causant quelques instants du froid qu'il ferait avant le jour et des précautions qu'il fallait prendre,

Je dormais encore, lorsqu'un bruit de grelots qui passaient dans la rue m'éveilla. Je sautai du lit, croyant que c'était le